

Pap Ndiaye : « N’attendons pas de la victoire qu’elle change la société »

La victoire doit continuer de nous inspirer et reporter sur le terrain politique nos désirs de transformation sociale, estime l’historien dans une tribune au « Monde ». Mais, si elle a lieu, elle sera plus réaliste qu’en 1998.

LE MONDE | 13.07.2018 à 07h15 • Mis à jour le 13.07.2018 à 09h49 |
Par Pap Ndiaye (professeur d’histoire à Sciences Po)

La victoire doit continuer de nous inspirer et reporter sur le terrain politique nos désirs de transformation sociale, estime l’historien dans une tribune au « Monde ». Mais, si elle a lieu, elle sera plus réaliste qu’en 1998.

Tribune. En ces jours suaves précédant la finale de la Coupe du monde de football, des dizaines de millions de Françaises et de Français espèrent revivre les moments de joie intense et collective de l’été 1998, lorsque le triomphe de l’équipe de France sembla ouvrir une nouvelle ère de fraternité « black-blanc-beur ». Depuis la victoire des Bleus sur l’Argentine, une douce euphorie s’est emparée du pays : « Liberté, égalité, Mbappé ». Pour les optimistes, la deuxième étoile est à portée de main.

Mais vingt ans après la conquête de la première, la joie de la victoire, si elle a lieu, sera sans doute plus circonspecte, plus modeste, plus réaliste. Nous savons que les espoirs politiques et sociaux générés par les exploits de Zinédine Zidane et de ses coéquipiers ne furent qu’une illusion, vite douchée : en 2002, Jean-Marie Le Pen parvenait au second tour de l’élection présidentielle et les émeutes de 2005 vinrent rappeler que 1998 n’avait rien changé au quotidien lugubre des banlieues populaires.



Les victoires sportives ne procurent que des moments brefs de fraternité, certes précieux et mémorables, mais qui n'ont aucun effet durable sur les sociétés. Il est même possible qu'elles accroissent le ressentiment et l'amertume : les espoirs suscités par une grande victoire suscitent, s'ils ne se matérialisent pas, une amertume plus grande qu'en cas de défaite. Les effusions de joie ne forment pas des communautés politiques.

Deux croyances très présentes

Au-delà de la finale tant attendue, deux croyances demeurent très présentes à propos du football : la première est qu'il serait intrinsèquement porteur de « valeurs » particulières de fraternité, de tolérance, de respect. Or le sport a pu servir des régimes politiques bien éloignés de ces valeurs démocratiques. La victoire du Brésil en 1970 ou celle de l'Argentine en 1978 furent utilisées à leur profit par les dictatures militaires féroces de ces pays, à l'instar de l'Italie de Mussolini dans les années 1930.

Le sport peut servir à toutes les fins, être mis à toutes les sauces, y compris les pires ; il n'est porteur que des « valeurs » que l'on veut bien y mettre ou y voir. Au vu du comportement raciste de certains supporters, en particulier dans les stades italiens, il y a lieu, a minima, d'être sceptique sur ce qu'enseigne le football dans les sociétés démocratiques. Dans le pire des

cas, ce sport ne fait que confirmer, aux yeux des spectateurs, les stéréotypes racialisés les plus éculés – « *Les Noirs courent plus vite* », disait Le Pen.

Le football est un sport d'immigrés, ou d'enfants d'immigrés, et c'est très bien ainsi

La deuxième illusion tient à la promotion des populations issues des migrations post-coloniales, dont on sait qu'elles se projettent par identification sur des joueurs dont l'histoire familiale est semblable. Il n'a échappé à personne que beaucoup de joueurs de l'équipe de France ont des origines africaines, de même que jadis leurs prédécesseurs avaient des parents polonais, espagnols ou italiens.

Le football est un sport d'immigrés, ou d'enfants d'immigrés, et c'est très bien ainsi. Mais ce faisant, il peut être un miroir aux alouettes pour une partie de la jeunesse française, persuadée que la seule manière de réussir consiste à s'investir dans le football, là où être noir, par exemple, ne semble pas être un problème. Là où les joueurs semblent partir sur un pied d'égalité au début de la rencontre, onze contre onze, par contraste avec une société où tout paraît joué d'avance.

Or la probabilité de réussir dans le foot est infime, tant la combinaison de talent extraordinaire, de travail acharné et de chance est statistiquement rarissime. Des Kylian Mbappé, des N'Golo Kanté et des Paul Pogba, il n'y en aura jamais beaucoup. En miroir, cette situation interroge sur les mondes politique et économique où la diversité ne progresse que trop lentement, et sur les discriminations qui pèsent sur la jeunesse en question.

Un scénario doux-amer

Comment faire, dès lors, pour que le scénario doux-amer post-1998 ne se reproduise pas ? La réponse ne tient pas tout entière dans le sport lui-même, encore moins dans les joueurs, ces jeunes gens sympathiques dont il serait vain d'attendre autre chose que ce qu'ils sont. Plutôt que d'escompter que leur victoire éventuelle change la société, au risque d'un violent retour de balancier, il est préférable et plus réaliste de ne pas en

espérer grand-chose, ce qui ne signifie pas qu'il ne faille rien en attendre.

La balle quitte alors le terrain de jeu pour passer dans le camp du gouvernement et des initiatives citoyennes : que souhaitons-nous faire à propos des banlieues ? Quelle place accorder au sport citoyen en vue des Jeux olympiques, hormis la détection et la préparation des champions ? En tant que professeur, je conseille aux enfants de donner priorité absolue à l'école plutôt qu'au terrain de foot, mais il faut reconnaître que ce sport peut aussi apprendre la ténacité, l'effort collectif, le respect des règles. L'angélisme de 1998 ne doit pas céder la place au cynisme de 2018.

En attendant, il est bien normal de se réjouir du parcours des Bleus, d'espérer de tout cœur leur victoire, sans illusions démesurées certes, mais sans jeter par-dessus bord la possibilité d'un monde rendu un peu meilleur par le ballon rond.

Que dit le foot de notre société et de notre monde ?